hisse le reste de la membrane. La traitement doit avoir pour but de prévenir la procidence de l'iris à travers l'ouverture d'une ulcération de la cornée; le moyen le plus efficace consiste à maintenir la pupille largement dilatée, à l'aide de quelques gouttes d'extrait de belladone introduites entre les paupières ou employées en frictions sur le front. En cas d'insuccès, on a conseillé de repousser la membrane avec la pointe d'un stylet; mais, comme la petite tumeur est toujours adhérente au contour de l'ouverture, cette réduction est le plus souvent impossible; on traverse l'organe avec l'olive du stylet, sans parvenir à le réduire. On a cherché à rendre la réduction plus facile en incisant d'abord l'ouverture de la cornée; on a proposé, dans le même but, de couper la tumeur à sa base, ou de la cerner par une ligature; l'expérience n'a pas tardé à faire abandonner tous ces moyens. La cautérisation de la tumeur avec un cylindre de nitrate d'argent fondu est maintenant le moyen que l'on emploie le plus généralement. Cette opération, qui doit être faite avec beaucoup de légèreté, et n'attaquer que la tumeur, est douloureuse; elle excite une cuisson âcre, de la rougeur à l'œil et un larmoiement douloureux; mais ces accidents ne sont ordinairement que passagers, et deux ou trois cautérisations suffisent pour faire disparaître la *hernie.* Quelquefois, cependant, l'inflammation persiste, et l'on est obligé de la combattre par les antiphlogistiques.

— Art vétér. *Hernie inguinale aiguë.* En médecine vétérinaire, pour bien comprendre la *hernie* inguinale, les phénomènes qui se passent dans ce cas, les indications qui en résultent, et la thérapeutique qui lui est applicable, il faut savoir que la tunique vaginale, contrairement à sa disposition dans l'espèce humaine, est toujours, chez les solipèdes, en communication directe avec la cavité du péritoine, dont elle n'est qu'un diverticule. Dans le cas de *hernie* inguinale, c'est la tunique vaginale elle-même qui forme le sac herniaire; elle sert de réceptacle à la portion herniée de l'intestin. Elle joue un grand rôle dans toutes les phases de la *hernie;* le chirurgien en détermine l'oblitération en vertu de la propriété agglutinative que possède cette séreuse alors qu'elle est enflammée.

La *hernie* inguinale se manifeste notamment sur le cheval entier, rarement sur le cheval hongre et jamais sur la jument.

Les *hernies* inguinales sont causées généralement par des efforts de la respiration, soit dans l'action de ruer, de se cabrer, soit pour franchir un obstacle quelconque, soit pour démarrer une voiture très-chargée, etc. Cependant cet accident apparaît quelquefois sans que l'animal ait éprouvé l'action de l'une ou de l'autre de ces causes et doit alors être le résultat d'un relâchement lent et successif de l'anneau inguinal, qui finit par livrer passage à des portions viscérales qui descendent dans les bourses. Enfin les mouvements intérieurs déterminés par des coliques violentes, les contractions musculaires qui se manifestent parfois à la suite de la castration, surtout lorsque les animaux sont très-irritables et se débattent pour rompre les liens qui les retiennent ou pour se soustraire à la main du chirurgien, peuvent occasionner la *hernie* inguinale.

La *hernie* inguinale se montre tout à coup par une tumeur dont la base est inférieure, dont le sommet correspond à l'anneau et dont le diamètre est plus ou moins considérable. En même temps, l'animal est inquiet; il trépigne, il gratte le sol avec ses membres antérieurs. Ces phénomènes généraux indiquent une souffrance intérieure. Puis peu à peu les coliques apparaissent; l'animal se couche, se relève, se recouche et ainsi de suite. Le pouls devient fort, rebondissant et très-dur. Bientôt ces coliques revêtent des caractères spéciaux fournis par certaines attitudes que prend l'animal. Ainsi, il se met en position dorsale, et il reste dans cette attitude aussi longtemps qu'il le peut; puis, lorsqu'il se relève, il prend l'attitude du chien acculé sur ses fesses, et il reste dans cette position le plus longtemps possible. Il semble que, dans ces positions, l'animal éprouve moins de douleurs que lorsqu'il se maintient dans les attitudes normales. Enfin, la physionomie du malade exprime la terreur, indique une atteinte profonde portée à la vie; l'animal a l'œil dilaté, les ailes des naseaux plissées par suite d'un effort musculaire pour dilater les ouvertures du nez.

A ces symptômes généraux se joignent des signes objectifs qui permettent de porter un diagnostic certain sur l'existence ou la non-existence de la *hernie.* D'abord, une tumeur plus ou moins volumineuse existe dans l'une des bourses; elle devient plus saillante par le travail et par les efforts de la toux. Cette tumeur peut quelquefois disparaître spontanément pour reparaître dans certains cas. C'est ainsi qu'elle apparaît pendant le travail ou la course, lorsque l'animal fait des efforts de respiration, et qu'elle disparaît lorsque le travail ou la course cessent, pour reparaître encore dans les mêmes circonstances, pourvu toutefois que la portion intestinale déplacée ne soit ni trop considérable ni trop descendue dans la gaîne vaginale, car alors la tumeur devient permanente et acquiert un volume plus grand.

Pour s'assurer de l'état de l'ouverture intérieure du trajet inguinal, on introduit le bras dans le rectum préalablement vidé. Alors l'opérateur dirige la main droite (introduite dans le rectum) vers la partie supérieure de l'anneau inguinal, tandis que la gauche, suivant le cordon testiculaire du côté où l'on soupçonne la *hernie*, remonte vers la partie inférieure de ce même anneau. Pour peu qu'il s'y trouve d'intestin engagé, cette ouverture n'est pas libre; on y sent quelque chose de solide, et les deux doigts opposés ne peuvent plus passer ni se croiser; s'ils y parvenaient, l'on aurait la certitude de la non-existence de la *hernie.*

Le traitement des *hernies* inguinales est rarement suivi de succès chez les solipèdes. Il consiste essentiellement en moyens préliminaires et en procédés chirurgicaux, qui ont pour but d'exécuter la réduction et d'obtenir la contention des parties.

Parmi ces procédés, le taxis est celui qui doit être employé en premier lieu; il est praticable dans beaucoup de cas de *hernie;* mais il ne devient efficace qu'autant que l'anneau testiculaire se trouve encore dans son état naturel, que la *hernie* est récente et qu'elle n'est pas étranglée. La réduction par le taxis doit être immédiatement suivie de la castration à testicule couvert, toutes les fois que le collet de la gaîne forme une ouverture d'un diamètre plus grand que dans l'état normal, car autrement la *hernie* pourrait reparaître après la réduction opérée par ce procédé.

Lorsque le taxis est impuissant à réduire les *hernies,* elles exigent une opération qui consiste dans une mode particulier de castration ou dans le débridement de l'anneau inguinal, quelquefois dans la castration et le débridement à la fois. Après l'opération, on tient le cheval le plus longtemps possible à l'écurie, en le maintenant dans une position telle qu'il ait la croupe beaucoup plus élevée que le garrot; on le soumet à un régime sévère. Pour prévenir une inflammation trop forte, surtout dans la portion intestinale qui était sortie, il est nécessaire d'administrer des lavements au malade et même de le saigner. Malgré tous ces soins et ceux que les circonstances indiquent d'y ajouter, les animaux opérés succombent dans l'immense majorité des cas.

— *Hernies inguinales chroniques.* Les *hernies* chroniques sont simples ou compliquées. Elles sont simples lorsque l'intestin seul est dans la gaîne; elles sont compliquées lorsque l'intestin hernié est accompagné de l'épiploon ou que ces parties ont subi des modifications pathologiques. Enfin, ces *hernies* peuvent être continues ou intermittentes.

Dans le cas de *hernie* chronique, il est extrêmement rare que le sac vaginal n'ait subi qu'une simple dilatation; en général, il y a dilacération de l'orifice supérieur. Ce fait est important à connaître, car il explique pourquoi les moyens contentifs opposés aux *hernies* chroniques sont le plus souvent insuffisants.

La *hernie* inguinale chronique se caractérise par une tumeur des bourses, variable dans son volume, sa masse, sa consistance, selon que la portion d'intestin descendue dans la gaîne est plus ou moins pleine d'aliments solides, de liquide ou de gaz. En général, la *hernie* chronique est compatible avec la conservation de la santé; mais quelquefois l'animal qui en est affecté éprouve des coliques causées par la trop grande accumulation de matières alimentaires dans l'intestin hernié. Dans ce cas, il suffit, en général, de comprimer la tumeur, qui se vide sous l'influence d'un taxis léger, pour qu'aussitôt l'animal revienne à l'état de santé.

Enfin, dans certains cas, la *hernie* chronique peut s'étrangler comme la *hernie* aiguë, dont elle présente alors tous les caractères; elle peut donc amener la mort du sujet à un moment donné.

Chez les animaux, on ne peut pas, comme on le pratique chez l'homme, maintenir les *hernies* au moyen de bandages contentifs, parce que ces appareils coûteraient trop cher, et aussi parce qu'ils gêneraient les mouvements des animaux, qui, du reste, ne les conserveraient pas longtemps. C'est pourquoi il faut recourir à une opération chirurgicale qui consiste, la *hernie* étant réduite, à ouvrir le sac herniaire et à placer un casseau sur la gaîne le plus haut possible. Le casseau ainsi placé détermine l'adhérence des parois opposées de cette gaîne, ferme son ouverture supérieure, et, par conséquent, la *hernie* ne peut plus se renouveler.

— Jurispr. La loi du 20 mai 1838, qui régit en France le commerce des animaux domestiques, a rangé les *hernies* inguinales intermittentes dans la catégorie des vices rédhibitoires, avec neuf jours de garantie, pour le cheval, l'âne et le mulet.

Que doit-on entendre par *hernies* inguinales intermittentes? On appelle ainsi la descente et le séjour momentané dans les bourses d'organes (et presque toujours c'est l'intestin grêle) contenus dans l'abdomen.

Les *hernies* inguinales intermittentes constituent des tumeurs résidant dans les bourses, augmentant par l'exercice et disparaissant pendant le repos. Le vétérinaire, chargé d'éclairer les tribunaux dans le cas de contestations relatives aux *hernies* inguinales intermittentes, a une double mission à remplir : 1° reconnaître la *hernie;* 2° constater si elle est intermittente. Toute *hernie* inguinale a le caractère d'intermittence voulu par la loi et est dès lors rédhibitoire, quand l'expert en a constaté deux fois l'existence et une fois au moins la disparition; peu importe son type ancien ou récent, car la loi ne fait pas cette distinction; elle la rejette même par son silence.

HERNIÉ, ÉE adj. (èr-ni-é; *h* asp. — rad. *hernie*). Chir. Se dit d'une partie qui fait hernie : *Intestin* HERNIÉ.

HERNIER s. m. (hèr-nié). Mar. Morceau de bois cylindrique, suspendu par une poulie et percé d'un certain nombre de trous, dans lesquels passent les petits cordages destinés à soutenir la toile d'une tente.

HERNIOLE s. f. (èr-ni-o-le; *h* asp. — dimin. de *hernie*). Bot. Syn. de HERNIAIRE.

HERNIOTOMIE s. f. (èr-ni-o-to-mî; *h* asp. — de *hernie,* et du gr. *tomê,* section). Chir. Opération de la hernie étranglée.

HERNIQUES, en latin *Hernici,* peuple de l'Italie ancienne, dans le Latium, au N.-E. des Rutules, au S.-E. de Rome, à l'E. du lac Fucinus; cap., *Anagnia.* Soumis par les Romains vers l'an 486 avant J.-C., ils firent, en 363 et 305, de vains efforts pour recouvrer leur indépendance.

HERNŒSAND, ville de Suède, dans la petite île d'Hernœ, à l'embouchure de l'Anger-man-Elfe dans le golfe de Botnie, à 465 kilom. N. de Stockholm, avec un port de commerce; 3,500 hab. Chef-lieu du lan de son nom ou de Wester-Norrland. Evêché, gymnase; jardin botanique; chantiers de construction. Fabriques d'eau-de-vie de grain. Exportation de toiles, goudron, planches; importation de blé, vin, sel. Bâtie par Jean III, en 1584, cette ville fut brûlée par les Russes en 1721, mais bientôt reconstruite; elle n'a cessé depuis de s'agrandir et de prospérer. Ses édifices les plus remarquables sont l'hôtel du gouverneur, la cathédrale, la maison épiscopale, le théâtre et le gymnase. ‖ Le lan ou préfecture d'Hernœsand, compris entre le golfe de Botnie à l'E., le lan de Westro-Botnie et la Laponie suédoise au N., les lacs d'Ostersund et de Medelpad au S., mesure une superficie de 24,690 kilom. carrés; 107,717 hab. Récolte insuffisante de céréales. Elève de bétail.

HERNUTE s. m. V. HERNHUTE.

HERNUTISME s. m. V. HERNHUTISME.

HÉRO s. f. (é-ro — n. mythol.). Entom. Nom de deux espèces de papillons du genre satyre.

HÉRO, jeune prêtresse de Vénus, qu'une légende grecque a immortalisée. Elle était de Sestos, ville située sur les bords européens de l'Hellespont; vis-à-vis, sur la rive asiatique, était Abydos, et les deux villes se faisaient face à l'endroit où, en se resserrant, l'Hellespont forme ce que l'on appelle aujourd'hui le détroit des Dardanelles. Léandre, qui était d'Abydos, ayant vu la belle prêtresse dans une fête de Vénus, en devint amoureux, s'en fit aimer, et passait chaque nuit, à la nage, l'Hellespont, qui n'a pas moins de 875 pas de largeur en cet endroit. Pour guider son amant au milieu des flots, Héro tenait toutes les nuits un flambeau allumé au haut d'une tour. Mais la mer devint orageuse; sept jours se passèrent, et Léandre, brûlant de revoir sa maîtresse, n'hésita pas à se jeter dans les flots en fureur. Ses forces le trahirent, et les vagues rejetèrent son corps sur le rivage de Sestos. Héro, ne pouvant survivre à son amant, se précipita dans la mer.

Les anciens n'ont jamais élevé un doute sur l'authenticité de cette légende, à laquelle un fait vrai a pu, du reste, donner lieu. Non-seulement les poëtes, mais les historiens et les géographes en ont parlé : Strabon, Pomponius Méla, Scaliger, Jean Vatelle, Casaubon, Alde Manuce la considèrent comme absolument vraie. Antipater de Thessalonique, un improvisateur grec qui vivait sous Tibère, affirme, dans une épigramme, avoir vu le tombeau de Héro et Léandre :

« Voici le passage de Léandre, voici le détroit qui fut fatal à l'amant et à l'amante. Devant nous est la demeure de Héro. Je vois les débris de la tour. C'est là qu'était placé le flambeau qui s'éteignit traîtreusement. Les deux amants reposent ici dans une tombe commune, et maintenant encore ils se plaignent des vents jaloux qui règnent dans ces parages. »

Quant aux poëtes de l'antiquité qui ont chanté cette aventure ou qui lui ont consacré un souvenir, ils sont innombrables : Virgile, Lucain, Stace, Martial, Silius Italicus, Musée; ce dernier est celui qui s'en est inspiré le plus largement, et il a eu parmi les modernes une quantité de traducteurs ou d'imitateurs.

Tout le monde connaît les beaux vers de Virgile (*Géorgiques,* III); ils ont été ainsi traduits par Delille :

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore?
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul, traverse à la nage une orageuse mer;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.

Ce drame de l'amour a inspiré les anciens et les modernes; des médailles représentent Léandre, précédé d'un Cupidon qui vole au-dessus de sa tête, un flambeau à la main, pour le guider dans sa périlleuse traversée. Cette médaille a été reproduite dans un tableau, pour lequel Voltaire fit les quatre vers suivants, imités de l'*Anthologie :*

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disait à l'orage :
« Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour. »

Un ancien proverbe, cité par M. Quitard : *Que la nuit me prenne là où sont mes amours,* est l'expression poétique d'un vœu tendre et délicat, qui rappelle celui de Léandre.

Lorsque lord Byron, dans sa course aventureuse à travers l'Europe, arriva sur les bords de l'Hellespont, son imagination s'enflamma au souvenir de cette touchante et poétique élégie, et, pour en vérifier lui-même l'authenticité, il osa tenter la traversée. Il atteignit la rive opposée; mais, entraîné par le courant, il aborda à trois milles au-dessous du point qu'il voulait atteindre. Ajoutons qu'une barque le suivait, prête à le recueillir dans cette tentative aventureuse.

Cette légende, où l'empire de l'amour éclate avec tant de puissance, s'éloigne trop des mœurs et des amours ordinaires pour ne pas prêter à une foule d'allusions :

« Patrick se promène sous les arbres qui couronnent la villa bien avant l'heure de l'invitation; il porte un costume élégant, au suprême goût de la fashion; c'est dans la ville de Tolède qu'il s'est fait habiller mondainement de pied en cap; plus heureux que *Léandre,* qui ne trouvait pas de tailleurs quand il arrivait au pied de la tour d'*Héro.* »

MÉRY.

« La *luciole,* de même qu'*Héro,* n'allume son fanal et ne prend tant de soin de le mettre en évidence, que parce que c'est lui qui la désigne à une foule de petits *Léandres* vagabonds, auxquels la nature a accordé des ailes. »

ALPHONSE KARR.

« Embarqué dans une intrigue amoureuse à Stanchio, et poursuivi par les parents furieux de la belle insulaire dont il avait su gagner les bonnes grâces, il se précipita dans la mer, en se dirigeant vers le rivage de Calymna, qui est vis-à-vis de Stanchio. Jamais l'amoureux *Léandre,* ce nageur si renommé, n'alla, pour se rapprocher de sa maîtresse, si loin ni si vite que Barba Yorghi pour s'éloigner de la sienne.

(*Revue de Paris.*)

Héro et Léandre, poëme grec de Musée le Grammairien (ve siècle de notre ère). C'est le chef-d'œuvre de cette époque de décadence. Les vers en sont gracieux et flexibles, quoique déparés par un peu de recherche, par une élégance affectée. L'action est bien conduite, et l'auteur a profité habilement de tout ce que lui offraient les traditions helléniques. « Ce poëme n'est qu'une bluette, dit M. Alex. Pierson, mais c'est la plus jolie et la plus gracieuse des bluettes. » Il en a été fait, parmi les modernes, une foule de traductions et d'imitations. Citons surtout Clément Marot, *Histoire de Léander et Héro* (Lyon, 1541), poëme assez agréable en vers de huit pieds; l'Espagnol Boscan, *Hero y Leandro,* longue paraphrase en 3,800 vers de l'original qui n'en a que 400; Mollevaut, qui en a donné une traduction libre (1800, in-8°), et Denne-Baron, qui a composé sur le même sujet un poëme en quatre chants.

Scarron a parodié Musée d'une façon plaisante :

Le garçon avait nom Léandre,
Et ne passait pas pour Zéro;
La pucelle avait nom Héro,
De peau doucette et d'âme tendre.
Héro prit naissance à Sestos;
Son père y vivait de ses rentes,
Ayant hérité de deux tantes
Mortes pour lui fort à propos.
La mer, le séjour des harengs,
Sépare de Sestos Abyde,
Et dans ce rendez-vous liquide
Les vents vident leurs différends.
C'est dans Abyde que Léandre
La première fois vit le jour;
Et sa mère était dans ce bourg
Ce que dans Troie était Cassandre.
A son fils elle avait prédit
Qu'il mourrait un jour de trop boire;
Son fils ne l'en voulut pas croire,
Dont elle mourut de dépit.

Gentil-Bernard s'est inspiré du sujet de *Héro et Léandre* pour composer son poëme de *Phrosine et Mélidore;* Lefranc de Pompignan a tiré de l'œuvre de Musée une tragédie lyrique. On connaît encore deux compositions musicales tirées de ce sujet : *Héro,* monodrame, musique de Weber (Théâtre-Royal de Berlin, 1800), et *Héro et Léandre,* mélodrame, musique de Seidel (Berlin, 1815).

Héro et Léandre, groupe de marbre, par Etex (Salon de 1845). L'artiste a représenté Héro pensive et quelque peu mélancolique, appuyant sa jeune tête sur le sein de Léandre. Les deux amants sont debout, rapprochés l'un de l'autre, comme deux colombes que l'orage menace. Ce groupe est une des plus belles productions du statuaire auquel on doit deux des grands bas-reliefs de l'arc de l'Etoile. Toutefois, l'ensemble de la composition laisse à désirer. Les deux figures sont posées chacune sur une jambe, ce qui est d'un effet disgracieux. L'œuvre de M. Etex est en Angleterre.

Deux autres groupes remarquables d'*Héro et Léandre* ont été exécutés, l'un par G. Diébolt (Salon de 1863), l'autre par M. Gustave Déloye (Salon de 1865). On doit à M. Pierre Loison une charmante figure en marbre d'*Héro,* qui a été exposée au Salon de 1850. « Le corps, à peine adolescent, a dit M. Louis de Geofroy (*Revue des Deux-Mondes*), n'est aucunement voilé par la draperie de lin transparente à travers laquelle se dessinent de suaves contours; l'enfant s'est jetée hors de sa couche, tremblante et joyeuse, l'œil dilaté, la bouche souriante; elle élève au-dessous de sa tête le flambeau qui guide son Léandre. Cette petite tête, si pleine de jeunesse et d'amour, est ravissante et en harmonie parfaite avec le sentiment général de la composition. »

Le musée de Dresde possède un tableau de P.-F. Mola, représentant *Héro auprès du cadavre de Léandre.* F. Bloemaert a gravé, d'après Abraham Bloemaert, les *Nymphes de la mer recueillant le cadavre de Léandre.* Au Belvédère, à Vienne, sont deux tableaux, l'un de G. Backereel, l'autre de C. Schut, représentant *Héro pleurant Léandre mort.* Un élève de Girodet, Delorme, a exposé au Salon de 1814 deux compositions qui lui ont valu une médaille d'or et qui ont été gravées toutes deux par Laugier : *Héro et Léandre* et la *Mort de Léandre.* Un autre tableau du même artiste, représentant *Héro retrouvant le corps de Léandre,* a figuré au Salon de 1831. Ce dernier sujet a été traité récemment par M. Pierre Cabanel fils (Salon de 1869). Un artiste belge contemporain, M. Stallaert, a peint *Héro éclairant la traversée de Léandre.*

HÉROALECTORIDE adj. (é-ro-a-lè-kto-ri-de — du gr. *herôdios,* héron; *alektôr,* coq). Ornith. Qui tient du héron et du coq.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux, qui tiennent à la fois des échassiers et des gallinacés.

HÉROARD (Jean), anatomiste français, né à Hauteville-le-Guichard (Manche) en 1551, mort après 1628. Il avait pris le grade de docteur à la Faculté de Montpellier, lorsqu'il obtint, par la protection du duc de Joyeuse, le titre de médecin ordinaire du roi. Peu de temps avant sa mort, Charles IX demanda à Héroard de composer un traité sur l'anatomie du cheval. Ce médecin continua à pratiquer son art à Paris sous Henri III, à l'autopsie duquel il assista; sous Henri IV, qui le nomma médecin du dauphin à naître, lorsque Marie de Médicis fut enceinte, et sous Louis XIII, qui lui donna le titre de premier médecin du roi. Héroard ne cessa de donner ses soins à ce prince, qui avait en lui la plus entière confiance, jusqu'en 1628, ainsi que l'atteste un manuscrit de la Bibliothèque nationale, écrit de la main de Héroard et intitulé : *Ludovicotropie,* ou *Journal de toutes les actions et de la santé de Louis, dauphin de France, qui fut ensuite Louis XIII, depuis le moment de sa naissance* (27 *septembre* 1601) *jusqu'au* 29 *janvier* 1628 (6 vol. in-fol.). Jean Héroard n'est donc mort que postérieurement au 29 janvier 1628, et non au siége de La Rochelle, en 1627, comme le prétendent certains biographes, qui le font, également à tort, naître à Montpellier. Outre ce manuscrit, on a de Héroard : *Hippostéologie,* c'est-à-dire *Discours des os du cheval* (Paris, 1599, in-4°) et un traité sur l'éducation d'un prince, qui a été traduit en latin par Jean Degorris et publié sous le titre : *De institutione principis* (Paris, 1617, in-8°).

HÉROCHIES s. f. pl. (é-ro-chî; *h* asp.). Antiq. gr. Fête qu'on célébrait dans l'île de Crète.

HÉRODE, poëte grec du vi^e siècle avant notre ère. Il était contemporain du poëte Hipponax d'Ephèse. Il nous reste quelques fragments de ses poésies, écrites en vers choliambiques. Ces fragments ont été insérés dans divers recueils, entre autres dans le *Choliambica poesis Græcorum,* de Lachmann (Berlin, 1845).

HÉRODE, famille de l'Idumée, de religion juive, qui avait pour chef Antipater, premier ministre d'Hyrcan II, gouverneur de la Palestine au Ier siècle av. J.-C. — V. les articles suivants.

HÉRODE le Grand, roi des Juifs, né vers 72 avant Jésus-Christ. Il était fils de l'Iduméen Antipater, ministre d'Hyrcan; sa mère était, dit-on, de race arabe. Sa famille grandit au milieu des guerres civiles entre Hyrcan et son frère Aristobule, protégée d'ailleurs par les Romains. Hérode fut d'abord gouverneur de la Galilée, purgea cette province des bandits qui l'infestaient et mit à mort leurs chefs les plus fameux. Toutefois, accusé lui-même de brigandage et d'abus d'autorité, il fut cité devant le sanhédrin de Jérusalem et se présenta à la tête d'une troupe armée. Il échappa ainsi aux poursuites dirigées contre lui et ne tarda pas à entrer en révolte ouverte. Pendant les troubles qui suivirent la mort de César, il rendit des services à Cassius, en levant pour lui des impôts dans la Galilée, et en reçut le gouvernement de la Cœlésyrie, avec une flotte et des troupes nombreuses. Son père, Antipater, ayant été empoisonné par les favoris du faible Hyrcan, il marcha sur Jérusalem, où il entra avec une armée, mais ne jugea pas à propos de démasquer ses projets d'usurpation. Il se borna à faire tuer peu de temps après, dans un guet-apens, l'un des principaux meurtriers, et se réconcilia ensuite avec Hyrcan.

Après la bataille de Philippes, Hérode, qui avait soutenu jusqu'alors Cassius, Brutus et les républicains, se rallia à Marc-Antoine, qui le nomma l'un des tétrarques de la Judée. Chassé de Jérusalem par Antigone, fils d'Aristobule, qui s'empara de la royauté, il se vit poursuivi par des légions de Parthes, qui formaient l'armée du vainqueur, se défendit vaillamment avec une poignée de soldats, gagna l'Idumée, où sa famille était fort populaire, puis l'Egypte, et, à la suite d'une série d'aventures, où il montra beaucoup de constance et d'énergie, se présenta à Rome. Antoine le reçut avec faveur et le fit nommer roi de Judée par un décret du sénat, mû surtout par l'espoir d'en tirer des secours pour la guerre qu'il méditait contre les Parthes (40 av. J.-C.).

Parti d'Italie pour conquérir le royaume dont il venait d'être investi, Hérode débarqua à Ptolémaïs, recruta rapidement une armée de mercenaires, entra en Galilée, appuyé par les troupes romaines qui occupaient le pays, s'empara de Joppé, de Massada et d'autres villes, et vint mettre le siége devant Jérusalem, pendant que ses lieutenants soumettaient diverses places et d'autres parties de la contrée. Ce siége, coupé par des expéditions partielles et de furieux combats, dont la Judée entière était ensanglantée, se termina par la prise de Jérusalem, qui fut livrée à l'extermination et au pillage, suivant l'usage constant de ce temps et de ce pays. Cependant, il faut rendre à Hérode cette justice, qu'il fit tous ses efforts pour arrêter la fureur de ses terribles auxiliaires, les Romains, et qu'il réussit à préserver ce qui restait de la malheureuse cité.

Maître du trône (37 av. J.-C.), il donna librement carrière à ses instincts cruels et despotiques, obtint à prix d'or la mise à mort d'Antigone, qui était prisonnier d'Antoine, et mit ainsi fin à la dynastie asmonéenne. Puis il livra au supplice les principaux partisans de son rival, autant par esprit de vengeance que pour avoir occasion de dépouiller les familles riches, afin de s'assurer l'appui d'Antoine et des Romains en les gorgeant d'or. Il fit massacrer aussi tous les membres du sanhédrin qui l'avaient autrefois mis en jugement, se débarrassa du jeune Aristobule, qui appartenait à la famille dépossédée, et plus tard livra même à la mort le vieil Hyrcan, qui cependant n'était plus redoutable et ne pouvait lui causer aucun ombrage.

Créature des Romains, il les servit du moins avec loyauté, et attira par cette conduite leur bienveillance sur sa nation. D'ailleurs, il ne se piquait pas d'une fidélité scrupuleuse aux différents partis et se rallia tour à tour aux républicains, aux triumvirs, enfin à Auguste seul, quand celui-ci eut triomphé d'Antoine.

Le règne d'Hérode fut rempli par de longues guerres contre les Arabes, par des troubles intérieurs et par des tragédies domestiques, dont le palais fut ensanglanté, et par des calamités qui accablèrent la malheureuse Judée : tremblements de terre, famine, épidémies meurtrières, etc.

Comme tous les princes orientaux et comme tous les monarques juifs, Hérode eut un grand nombre de femmes. La plus célèbre est cette touchante Mariamne, qu'il adorait, et qu'il fit mettre à mort sur un soupçon, peut-être injuste, d'infidélité. Accablé de remords et de souffrances après cet événement funeste, il devint plus soupçonneux encore et plus cruel, et il lui resta une telle exaspération physique et morale, que, sous le moindre prétexte, il condamnait au supplice jusqu'à ses amis les plus dévoués.

Fastueux et magnifique, il embellit les villes de la Judée, fit bâtir à Jérusalem un théâtre et, dans la plaine voisine, un vaste amphithéâtre pour les courses et les combats de bêtes, institua des jeux en l'honneur de César, etc. Ces innovations romaines, qui choquaient les mœurs des Juifs, ne contribuèrent pas peu sans doute à l'impopularité qui est restée attachée à son nom; car les abominables cruautés que l'histoire est en droit de lui reprocher, non-seulement étaient familières aux souverains de l'Orient, mais encore ne s'écartaient guère des habitudes et de la tradition nationales.

Il eut à réprimer plusieurs complots contre sa personne et son pouvoir, et il le fit avec l'énergie la plus implacable.

Cependant, au milieu de ces barbaries, il se montra parfois habile autant qu'humain. A la suite d'une grande sécheresse, la Judée fut désolée par une famine qui décimait la population. Hérode vendit sa vaisselle d'or et ses objets les plus précieux, envoya en Egypte et de tous côtés pour acheter du blé, et en régla lui-même la distribution avec autant d'intelligence que de libéralité. Cette conduite le réconcilia avec ses sujets, et peut-être est-ce à ce moment qu'il reçut ce titre de *Grand,* que l'histoire lui a conservé sans trop en vérifier l'exactitude. Auguste, qu'il avait servi fidèlement, soit en lui fournissant des tributs et des troupes auxiliaires, soit en appuyant sa politique en Orient, soit en flattant son orgueil par des jeux institués en son honneur, par la fondation de temples et de villes qui lui étaient dédiés, Auguste augmenta l'étendue de ses Etats par le don de plusieurs contrées, la Trachonitide, la Batanée, l'Auranite, etc.

Pendant qu'il scandalisait les Juifs par ses préférences romaines et ses fondations profanes, Hérode essayait de les ramener à lui en réédifiant avec la plus grande magnificence le temple de Jérusalem. Bientôt, il les épouvantait de nouveau en livrant au supplice ses trois fils, Aristobule, Alexandre et Antipater, qui, à plusieurs reprises, avaient conspiré contre sa vie et son autorité. Cette épouvantable exécution fut accompagnée de nouvelles cruautés contre un grand nombre de personnages éminents, regardés, à tort ou à raison, comme complices des malheureux princes.

Tous ces actes sont attestés par les historiens. Mais ce qui ne l'est nullement, c'est l'imputation de l'Evangile, qui accuse Hérode d'avoir ordonné le *massacre des innocents,* lors de la naissance de Jésus-Christ. Cette horrible mesure, unique dans les annales du monde, ne nous est d'ailleurs connue que par l'assertion du Livre saint. Les historiens l'ont absolument passée sous silence, et il est probable que c'est là une de ces traditions sans réalité; car il est absolument impossible d'admettre qu'un fait aussi extraordinaire que l'exécution de tous les enfants mâles d'une nation ait pu s'accomplir sans que l'histoire en ait gardé le souvenir. La renommée de cruauté restée attachée au nom fameux d'Hérode aura, sans aucun doute, donné plus tard naissance à cette légende tragique. Toujours est-il que Josèphe, très-passionné cependant contre Hérode, et qui rapporte en détail tous les crimes qui lui étaient attribués, n'en dit pas un mot, n'y fait pas la moindre allusion. Dans son *Histoire d'Hérode,* publiée récemment, M. de Saulcy, qui a puisé aux sources, et qui entre également dans les plus grands détails sur les forfaits du monarque juif, ne mentionne même pas (ne fût-ce que pour la réfuter) cette tradition ecclésiastique. Ajoutons que, suivant la détermination de Whiston et de Fréret, universellement admise, Hérode est mort *quatre années* avant l'ère chrétienne. Il est vrai que le calcul qui sert de base à l'ère vulgaire est loin d'être inattaquable. Ce calcul, qui fut établi par Denys le Petit, savant canoniste du vi^e siècle, a été repris par les savants, et il est à peu près démontré aujourd'hui que Denys se trompa de quatre ans et sept jours, en sorte que la date véritable de la naissance du Christ étant, en réalité, plus ancienne de quatre ans et sept jours, Hérode, à cette date, aurait encore vécu. Mais il suit de cette rectification plusieurs autres difficultés, relatives à divers textes des Evangiles et à certains événements de la vie du Christ; par exemple, Jésus ne pourrait avoir eu trente-trois ans, selon l'opinion commune, lorsqu'il fut crucifié; il en aurait eu trente-sept et aurait commencé de prêcher, non plus à « près de trente ans, » comme le dit l'évangéliste (*quasi triginta*), mais à trente-quatre. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder cette question; toujours est-il certain que les historiens contemporains n'ont rien dit du fameux massacre dont il est question dans l'Evangile. On cite bien le mot de Macrobe (V. INNOCENTS); mais personne n'ignore que cet auteur vivait au ve siècle et que l'ouvrage dans lequel on rencontre ce mot, les *Saturnales,* ne nous est pas parvenu tel qu'il a été composé, et qu'il a été très-probablement remanié par quelque compilateur.

Nous venons de mentionner la volumineuse biographie d'Hérode, de M. de Saulcy, membre de l'Institut, auteur des *Derniers jours de Jérusalem* et autres beaux travaux sur la Palestine et Jérusalem. M. de Sanley juge Hérode avec une sévérité dont nous donnerons une idée en citant un passage du résumé final de son livre.

« Que fut Hérode? Un homme d'un grand talent, sans doute, au point de vue exclusivement politique; comme chef de famille, il manifesta pendant toute son existence le mélange le plus extraordinaire de qualités remarquables et de sentiments affreux. Cupide et généreux à la fois, tour à tour tendre et cruel au delà de toute expression, implacable dans la vengeance, ambitieux et intrigant, fourbe et sanguinaire, souple et rampant devant plus puissant que lui, toujours avide de se repaître des tortures qu'il infligeait à quiconque inspirait le soupçon le plus futile, meurtrier de son roi légitime, de sa femme, de ses fils, de sa belle-mère et de son beau-frère, vaniteux, débauché, impitoyable pour qui n'était pas un serviteur prêt à applaudir à toutes les infamies enfantées par son monstrueux esprit, Hérode a, pendant soixante-dix années, péniblement et fastueusement prolongé la trame d'une vie où s'enchaînent les crimes les plus odieux, et, de loin en loin, quelques actions louables. Brave à ses heures, lâche et perfide presque toujours, pesant toutes ses paroles, et plaidant sa cause en rhéteur émérite, toutes les fois qu'il avait attiré quelque danger sur sa tête, Hérode fut, de tous les souverains dont les faits et gestes ont été recueillis par l'histoire, le moins digne assurément de ce beau titre de *Grand,* que l'ignorance, si ce n'est la servilité humaine, a attaché à son nom. C'est Hérode le Méprisable que l'on aurait dû l'appeler! »

Hérode, roi des Juifs (HISTOIRE D'), par F. de Saulcy (Paris, 1867, in-8°). M. de Saulcy, envoyé plusieurs fois en mission en Palestine, a été amené à s'occuper de l'histoire de ce pays. Son dernier ouvrage est consacré à l'histoire du roi Hérode, fils d'Antipater, qui régna durant trente années, avec l'alliance apparente, mais en réalité sous la suprématie du sénat romain. L'auteur ne semble pas avoir suffisamment étudié les documents qui nous restent sur l'histoire du judaïsme de ce temps. Les travaux publiés sur la matière durant ces vingt dernières années n'ont pas été mis à profit; et cependant, les ouvrages de MM. Ewald, Grœtz, Herzfeld, A. van der Chijs auraient fourni à M. de Saulcy de précieux renseignements. Il s'en tient le plus souvent à Josèphe, dont il ne contrôle pas suffisamment les assertions, en sorte que les mouvements religieux de l'époque, qui ont influé si profondément sur les événements politiques, sont négligés ou présentés d'une manière qui ne répond pas aux exigences de la science historique moderne.

HÉRODE ANTIPAS ou **ANTIPATER,** tétrarque de Galilée, fils du précédent, né dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C., mort l'an 40 de notre ère. Après la mort de son père, il obtint d'Auguste le titre de tétrarque de Galilée, puis se concilia la faveur de Tibère, en l'honneur duquel il donna le nom de Tibériade à une ville qu'il fonda sur le bord du lac de Génésareth. Ce prince répudia la fille d'Arétas ou Hareth, roi d'Arabie, pour épouser la belle Hérodiade, femme de son frère Philippe et sa nièce. C'est à la demande de cette dernière qu'il fit mettre à mort saint Jean-Baptiste et c'est devant lui que Ponce-Pilate envoya Jésus-Christ, comme étant né son sujet. Sur les entrefaites, Arétas, indigné de la conduite d'Hérode Antipas envers sa fille, lui déclara la guerre, le défit en plusieurs rencontres et Hérode Antipas dut demander des secours à Tibère, qui lui en envoya. Après la mort de cet empereur (37), Caligula nomma roi des Juifs Hérode Agrippa, neveu du tétrarque de Galilée. Sur les instances d'Hérodiade, ce dernier se rendit à Rome pour solliciter le titre de roi; mais, accusé par Agrippa de vouloir secouer la domination romaine, Hérode Antipas, malgré la fausseté de cette accusation, ne put se justifier, fut envoyé en exil à Lyon par Caligula, et obtint par la suite la permission de se rendre avec Hérodiade en Espagne, où ils moururent dans l'obscurité.

HÉRODE PHILIPPE, tétrarque de la Batanée, de la Trachonitide et de la Gaulanitide, fils d'Hérode le Grand et de Marianne. Il vivait dans le Ier siècle de notre ère, et fut le premier mari de sa nièce Hérodiade, avec laquelle il consentit à divorcer pour la céder à son frère, Hérode Antipas, qui avait conçu pour elle la plus vive passion. Ce prince dépensa de grandes sommes pour l'embellissement des villes de Betsaïda et de Paneas. Il mourut sans laisser d'enfants, après un règne de trente-sept ans.

HÉRODE AGRIPPA Ier, roi de Judée, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode le Grand, mort en 43 de notre ère. Sa jeunesse s'écoula en grande partie à Rome, où il devint gouverneur de Caligula. Lorsque celui-ci succéda à Tibère (37), il donna à Hérode Agrippa le titre de roi des Juifs et, par la suite, Claude accorda à ce prince la possession de toutes les provinces qui avaient constitué jadis les Etats d'Hérode le Grand. Ce fut Hérode Agrippa qui fit, dit-on, arrêter saint Pierre et martyriser saint Jacques. Il fut le père de Bérénice, pour qui Titus conçut une vive passion.

HÉRODE, roi de Chalcis, frère d'Hérode Agrippa Ier, mort en 48 de notre ère. Sur la demande de son frère, il obtint de Claude le royaume de Chalcis (41), et, après la mort d'Hérode Agrippa Ier, il lui succéda comme surintendant général du temple et du trésor sacré de Jérusalem, fonctions qui lui donnaient le droit de nommer les grands prêtres. Il laissa en mourant trois fils, dont aucun ne lui succéda, son petit royaume ayant été alors donné à Hérode Agrippa II.

HÉRODE AGRIPPA II, roi de Judée, fils de Hérode Agrippa Ier, né en 30 après J.-C., mort en 100. Trop jeune à la mort de son père pour pouvoir prendre en main les rênes du gouvernement, il fut retenu à Rome par Claude, qui fit administrer la Judée par un procurateur romain. Lorsque mourut Hérode, roi de Chalcis, Hérode Agrippa obtint de lui succéder (48) et fut mis successivement par la suite en possession de la Batanée, de Jérusalem, de Béryte, de Tibériade, de Tarichée, de Julias, etc. Ce prince excita le mécontentement des Juifs par la façon capricieuse avec laquelle il nomma et déposa les grands prêtres. Il essaya vainement d'empêcher ses compatriotes de se révolter contre les Romains, et lorsque l'insurrection eut éclaté (68), il n'hésita point à se ranger du côté de Rome. Après avoir combattu auprès de Titus, lors du siége de Jérusalem, il alla habiter Rome avec sa sœur Bérénice et reçut le titre de préteur. Hérode

Agrippa II fut le dernier prince de la maison d'Hérode.

HÉRODE ATTICUS, rhéteur grec. V. Atticus.

HÉRODIADE, fille d'Aristobule et de Bérénice, petite-fille d'Hérode dit le Grand, morte vers l'an 40 après J.-C. Elle épousa son oncle, Hérode Philippe, fils de Marianne. Mais, à peine mariée, et quoique ayant une fille, Salomé, elle quitta son époux et vécut à la cour d'Hérode Antipas, son beau-frère, qui finit même par l'épouser, malgré leur proche parenté. Les Juifs virent avec indignation cette union scandaleuse, et Jean-Baptiste osa la reprocher au tétrarque, ce qui amena son arrestation.

Faible et indulgent, Antipas reculait devant la mort de Jean, qui ne cessait de lui reprocher son union incestueuse et de l'engager à renvoyer sa belle-sœur. Mais Hérodiade n'attendait qu'une occasion de le perdre. Cette occasion se présenta. Sa fille Salomé, née de son premier mariage, se trouva, le jour anniversaire de sa naissance, à Machéro, où Jean-Baptiste était détenu. Hérode le Grand donnait un grand festin, durant lequel Salomé exécuta une danse qui le ravit. Antipas charmé ayant demandé à la danseuse ce qu'elle désirait, celle-ci répondit, à l'instigation de sa mère : « La tête de Jean sur ce plateau. » Antipas fut mécontent; mais il ne voulut pas refuser. Un garde prit le plateau, alla couper la tête du prisonnier et l'apporta.

Quelques années plus tard, Hérodiade et son mari furent exilés dans les Gaules, à Lyon, à la suite d'une conspiration qu'ils auraient ourdie pour se soustraire à la domination du gouvernement de Rome.

— Iconogr. Dans l'article que nous avons consacré à la *Décollation de saint Jean*, nous avons dit que quelques iconographes, décrivant les tableaux relatifs à ce sujet, désignaient à tort Hérodiade comme recevant la tête du Précurseur des mains mêmes du bourreau. Les évangélistes saint Matthieu et saint Marc nous apprennent que ce fut Salomé qui recueillit cette dépouille sanglante, et la porta dans un bassin à sa mère Hérodiade, qui était restée à table avec le roi Hérode, son beau-frère et son mari. (V. DÉCOLLATION et SALOMÉ.) Alors même que le bourreau ne figure pas dans la composition et que celle-ci représente simplement une jeune femme avec la tête de saint Jean-Baptiste dans un bassin, il conviendrait de voir dans cette femme la fille d'Hérodiade et non Hérodiade elle-même; beaucoup de figures de ce genre, néanmoins, ont reçu le titre d'*Hérodiade :* tels sont les tableaux du Baroche (musée de Florence), de Romanelli (musée de Munich), de Carlo Dolci (galerie de Dresde et galerie de San-Donato), de Palma le jeune et de J. Heinz (au Belvédère, à Vienne), de Drost (musée d'Amsterdam), de Paul Delaroche (ancienne galerie B. Fould), et les estampes d'Albert Dürer (copiées par Binck et par L. Hopfer), de P. Clowet (d'après Rubens), de John King, de J. Barra (d'après J. von Achen), de L. Lolli, de B. Capitelli (d'après R. Manetti, 1635), de B. Biscaino, de Nicolas Bazin (d'après le Guide, 1688), de P. de Loisy, etc. Une belle peinture sur verre de Ch. Maréchal, de Metz, a été exposée sous le même titre au Salon de 1845.

Hérodiade, tableau de M. Léopold Lévy; Salon de 1872. L'artiste a choisi le moment où Hérodiade reçoit des mains de sa fille la tête de saint Jean. Elle est assise sur un divan et vêtue d'une robe rouge; son attitude est calme, impassible, comme celle d'un proconsul romain condamnant à mort un confesseur de la foi. A ses pieds se tient une esclave qui se renverse en arrière, épouvantée à la vue de la tête sanglante du Précurseur. Salomé, debout, a les épaules et les bras nus et le reste du corps enveloppé d'une légère draperie; elle est blonde et a la tournure svelte et élégante qui convient à une danseuse. Derrière elle est une négresse soulevant une portière de tapisserie. Deux autres figures placées dans le fond, à gauche, n'ajoutent rien à l'intérêt de la scène.

Ce tableau a été très-admiré des connaisseurs, au Salon de 1872, et quelques artistes l'ont jugé digne de la grande médaille d'honneur. « L'*Hérodiade*, de M. L. Lévy, a dit M. Marius Chaumelin, est le morceau de grande peinture le plus remarquable du Salon. On y sent l'inspiration et la manière des maîtres. La composition est bien ordonnée; le dessin, large et savant; la couleur, abondante et robuste. »

L'*Hérodiade* a été acquise par l'Etat.

HÉRODIANISME s. m. (é-ro-di-a-ni-sme — rad. *hérodien*). Hist. relig. Doctrine des hérodiens.

HÉRODIAS s. m. (é-ro-di-ass — du gr. *herôdios*, héron). Ornith. Section du genre héron, ayant pour type le héron cendré d'Amérique.

HÉRODIEN s. m. (é-ro-diain — du nom d'*Hérode*). Hist. relig. Membre d'une secte juive dont il est question dans les Evangiles.

— **Encycl.** Les *hérodiens* étaient en politique les ennemis des pharisiens, comme les saducéens l'étaient en religion; les pharisiens, en effet, haïssaient toute influence et toute domination étrangère. Les *hérodiens* au contraire, étaient, comme leur nom l'indique, les partisans de l'Iduméen Hérode, le tétrarque imposé aux Juifs par les Romains. Quelques historiens ecclésiastiques pensent que les *hérodiens* appartenaient, en religion, au parti des saducéens; la critique manque de données pour contrôler cette assertion purement hypothétique. Les Evangiles seuls nous parlent des *hérodiens*, et, loin de les confondre avec les saducéens, ils les nomment fréquemment avec eux et avec les pharisiens. Jésus-Christ ne les aimait pas plus que les autres partis politiques ou religieux de la Judée. « Ayez soin, disait-il à ses disciples, de vous préserver du levain des *hérodiens* et des pharisiens (Marc, VIII, 15). » Les *hérodiens*, de leur côté, faisaient cause commune avec les pharisiens et les saducéens pour confondre Jésus et pour lui nuire. « Les pharisiens tinrent conseil contre lui avec les *hérodiens*, pour le perdre. » (Marc, III, 6.) Ailleurs, le même évangéliste raconte que les anciens et les docteurs de la loi « envoyèrent vers Jésus quelques-uns des pharisiens et des *hérodiens* pour le surprendre dans ses paroles. » Les *hérodiens* étaient, en effet, assez bien en cour pour pouvoir faire condamner Jésus sur une réponse imprudente. C'est pour cela que ses irréconciliables ennemis, les pharisiens et les *hérodiens*, se coalisèrent, et tentèrent plusieurs fois ensemble de le faire tomber dans leurs piéges. Ils contribuèrent puissamment à son arrestation et à sa mort.

HÉRODIEN, IENNE adj. (é-ro-diain, iène — du gr. ; *herôdios*, héron). Ornith. Qui ressemble ou qui se rapporte au héron.

— s. m. pl. Famille d'échassiers, ayant pour type le genre héron.

HÉRODIEN, un des plus célèbres grammairiens de l'antiquité, né à Alexandrie dans le IIe siècle de l'ère chrétienne. Il vécut à Rome, où il jouit de la faveur de Marc-Aurèle. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne nous sont pas tous parvenus. Il nous reste des *Epimérismes* (parties du discours) publiés par Boissonade (1819), dont l'authenticité a été contestée; des fragments de ses traités sur les barbarismes et les solécismes, sur les fautes de langage et sur l'accentuation, etc., publiés dans divers recueils et qui offrent de l'intérêt pour l'histoire de la philologie.

HÉRODIEN, historien grec, né à Alexandrie vers 170 de notre ère, mort en 240. Il vécut longtemps à Rome, où il remplit des fonctions publiques, et écrivit une histoire des empereurs romains, depuis la mort de Marc-Aurèle (180) jusqu'à l'avénement du jeune Gordien (238), ouvrage qui est pour cette époque presque la seule source, ou du moins la plus importante. Le style en est élégant et limpide; les jugements paraissent, en général, dictés par l'impartialité; mais on y remarque les défauts qui sont ceux des rhéteurs grecs du temps, le culte exagéré de la forme, peu de profondeur et d'énergie, des harangues supposées, des déclamations morales, l'absence presque complète de détails géographiques et chronologiques, etc. Le texte grec, publié pour la première fois chez Alde (Venise, 1502), a été réédité depuis un grand nombre de fois, avec ou sans traduction latine. Parmi les traductions françaises, on remarque celle de Garnier (1824).

HÉRODOM DE KILWINING, nom légendaire d'une montagne d'Ecosse, située près de Kilwining, petit bourg du pays de l'Ouest, où aurait été établie, en 1286, une loge franc-maçonnique dont Jacques Steward ou Stuart, ancêtre de la famille royale des Stuarts, aurait été l'un des premiers vénérables. Cette loge, toujours d'après la légende, aurait possédé des grades supérieurs aux autres ateliers maçonniques de l'Ecosse et les aurait communiqués au reste du monde.

Quoi qu'il en soit de cette légende, qui est regardée comme apocryphe par tous les écrivains sérieux, il y a aujourd'hui encore un rite maçonnique dit d'Hérodom de Kilwining, dont la grande loge est à Edimbourg.

L'étymologie du nom de Hérodom, Hérodon ou Hérédon, est très-controversée. L'auteur anglais Preston pense qu'il dérive du mot Harod ou Hérod, parce que le président du chapitre de ce rite représente Hérode le Grand, qui construisit le dernier temple de Jérusalem. Ceux qui attribuent l'origine de cette maçonnerie aux partisans des Stuarts et aux jésuites y retrouvent le mot latin *hæres*, héritier, au génitif pluriel *hæredum*, parce que, disent-ils, les Stuarts sont les héritiers de la couronne d'Angleterre!

HÉRODOTE, célèbre historien grec, né à Halicarnasse en 484, mort à Thurium, dans la Grande Grèce, ou à Sello, dans la Macédoine, vers l'an 406 av. J.-C. Son père s'appelait Lyxès; sa mère, Dryo, était sœur de Panyasis, un des rénovateurs de la poésie épique, et auteur d'une *Héracléide* fort estimée des anciens. Tout fait présumer que le poëte surveilla l'éducation de son neveu, et lui inspira cet amour du vrai et du beau, ce désir de connaître et de voir, qui est la qualité essentielle du bon historien. Hérodote commença-t-il dès lors ces voyages où il recueillit les précieux matériaux qu'il devait plus tard mettre en œuvre? On ne saurait le dire. Il avait environ trente ans, lorsqu'une sédition éclata dans Halicarnasse. Panyasis fut mis à mort par Lygdamis, petit-fils de la célèbre Artémise, et Hérodote forcé de s'enfuir à Samos, qui devint sa seconde patrie (vers 452). Dans ses écrits, il ne laisse échapper aucune occasion d'illustrer cette cité hospitalière. Il trouva à Samos des auxiliaires dévoués et puissants, qui l'aidèrent à délivrer ses compatriotes du joug de Lygdamis; mais, après le plaisir de la vengeance satisfaite, il ne rencontra qu'amertume et dégoût. Il quitta donc la Grèce proprement dite, vint se fixer à Thurium, non loin de l'ancienne Sybaris, dans la Grèce italienne, et y vécut dans une retraite active jusqu'à sa mort. Quelques-uns ont pensé qu'il avait contribué à la fondation de cette ville. Plusieurs auteurs anciens l'ont appelé l'historien de Thurium, à cause du long espace de temps qu'il a vécu dans cette ville.

La passion de savoir, de voir et de raconter semble s'être emparée de bonne heure de l'esprit d'Hérodote. Il visite d'abord l'Egypte, remonte le Nil jusqu'à Eléphantine, parcourt la Libye, la Phénicie, la Babylonie, et, probablement aussi, la Perse. Quelques critiques, entre autres Devignoles, prétendent qu'Hérodote n'alla point jusqu'à Babylone; mais le président Bouhier et Wesseling ont mis ce fait hors de conteste. On ne peut douter, d'autre part, qu'il n'ait connu la Macédoine, la Thrace et la Scythie au delà du Danube et du Borysthène. Il avait pénétré au fond du Pont-Euxin, en en suivant le rivage méridional, et séjourné dans tous les endroits qui offraient quelque aliment à une curiosité que rien ne pouvait rassasier. Il va sans dire que si le grand historien a visité les contrées de l'Orient, les villes grecques de l'Asie et les extrémités septentrionales du monde hellénique, il n'a pas négligé de s'instruire à fond et dans le détail de toutes les localités de la Grèce européenne, villes, temples, champs de bataille du continent et des îles. La tradition veut qu'après ces voyages il ait entrepris de rédiger les notes qu'il avait recueillies, et que, ce grand ouvrage achevé, il en ait fait la lecture aux Grecs assemblés pour les jeux Olympiques. Voici comment Lucien raconte ce fait : « Lorsque Hérodote eut quitté sa patrie et fut venu de Carie en Grèce, il se demanda par quel moyen expéditif il pourrait se rendre illustre et célèbre, lui et ses écrits. Faire un grand circuit et lire successivement ses ouvrages chez les Athéniens, les Corinthiens, les Argiens et les Lacédémoniens lui parut un moyen pénible et qui exigeait trop de temps; il résolut donc de brusquer la chose et de ne pas essayer d'acquérir un réputation en quelque sorte éparse et fractionnée : il voulut, s'il était possible, se trouver au milieu de tous les Grecs réunis sur un seul point. Les grands jeux d'Olympie approchaient; Hérodote pensa que c'était justement l'occasion qu'il souhaitait si vivement. Aussi, quand il eut remarqué que l'assemblée était au complet, que, de toutes parts, étaient arrivés les hommes les plus éminents, il s'avança derrière le temple, se donna, non comme un spectateur, mais comme un prétendant aux prix olympiques, et charma tellement ses auditeurs, qu'ils donnèrent le nom d'une muse à chacun de ses neuf livres. » On a dit que Thucydide, alors âgé de quinze ans, avait assisté à cette lecture, et n'avait pu s'empêcher de verser des larmes d'admiration; qu'Hérodote, témoin de ces larmes, avait prédit au jeune homme un brillant avenir. Les impossibilités de ce récit sont nombreuses et choquantes; mais ce qui semble plus vrai, c'est que, l'an 446 av. J.-C., Hérodote, âgé de trente-huit ans, vint à Athènes pour la fête des grandes Panathénées, et y lut en public des fragments de son ouvrage, encore incomplet, mais dont certaines parties étaient déjà au point où il les a laissées. L'assistance fut enthousiasmée, et les Athéniens votèrent à l'incomparable narrateur une récompense de 10 talents (plus de 50,000 francs de notre monnaie), et lui décernèrent, d'une commune voix, le titre de *Père de l'histoire*. Jusque-là, le récit des événements n'avait été exposé que par des *logographes* (prosateurs), qui n'avaient renoncé ni aux fables, ni aux légendes, ni aux couleurs poétiques. Hérodote est donc vraiment le père de l'histoire proprement dite, de l'histoire critique, de l'histoire *pédestre*, bien qu'il garde, par la majestueuse simplicité du plan et du style, par l'exposé simple, large et clair des événements, une frappante ressemblance avec le père de l'épopée, avec le grand Homère.

On a souvent traité de fables certaines parties de l'œuvre d'Hérodote. Mais plus se sont étendues les connaissanees ethnographiques et géographiques, plus ont été visités les lieux décrits par le vieil historien grec, plus on l'a trouvé véridique, ou, du moins, mettant le lecteur, même en rapportant des ouï-dire, sur la voie de la vérité. Un voyageur, archéologue distingué, le comte Jean Potocki, dans son *Voyage au Caucase*, dit combien il a été frappé de l'exactitude des récits du *père de l'histoire*.

Hérodote, outre ses *Histoires*, paraît avoir composé d'autres ouvrages, aujourd'hui perdus, notamment des *Discours sur l'Assyrie*, auxquels Aristote fait allusion. On lui attribue aussi une *Vie d'Homère*, qui ne paraît pas digne de lui.

Quant au style d'Hérodote, l'antiquité tout entière s'est plu à le louer. Cicéron, Quintilien, Denys d'Halicarnasse, Longin ont successivement exalté le mérite de cette diction simple, claire, harmonieuse, brillante, qui réunit les diverses qualités les plus propres à séduire l'esprit et à ravir l'oreille. Sa phrase, en dialecte ionien, coule sans art apparent, avec une aisance et une douceur merveilleuses. Jamais le moindre effort, jamais un mouvement de style qui sente la contrainte, le parti pris de la période. Les discours même qu'il met dans la bouche de ses acteurs, suivant la tradition homérique, n'ont rien d'oratoire comme ceux de Thucydide, de Tite-Live ou même de Tacite; ce sont des conversations libres de toute préoccupation de style, dégagées de toutes les prescriptions des rhéteurs, et réglées uniquement par la suite des faits et par la logique des idées. Disons, toutefois, que le dialecte ionien, avec ses formes délicates, souples, un peu molles, à demi poétiques, et auxquelles le souvenir d'Homère prête une physionomie qui tient le milieu entre la prose et les vers, contribue, pour une large part, au charme que fait éprouver la lecture d'Hérodote. C'est l'impression que cause le style de Villehardouin, de Froissart, de Joinville; c'est le plaisir littéraire qu'on ressent quand on lit Plutarque dans la traduction d'Amyot : la naïveté du langage donne au récit une sorte de coloris, dont la suavité répand un attrait nouveau sur les tableaux et sur les personnages. C'est, sans doute, pour rendre hommage à ces qualités ravissantes du style, que les Grecs avaient donné à chacun des livres d'Hérodote le nom d'une muse. V. HISTOIRES D'HÉRODOTE.

Hérodote (TRAITÉ DE LA MALIGNITÉ D'), par Plutarque. L'auteur s'emporte contre le père de l'histoire avec un excès indigne d'un philosophe. Quoiqu'il donne de grands éloges à la composition et au style des *Histoires*, il ne se contente pas de reprocher à l'auteur des mensonges et des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Certainement, ainsi que l'a fait observer Dacier, le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pu s'imaginer qu'Hérodote, qui écrivait des choses arrivées de son temps ou peu de temps avant lui, et qui les écrivait sur le rapport de ceux qui les avaient vues et qui souvent même en avaient été les acteurs, ne serait pas plutôt cru par des lecteurs judicieux que lui, qui, cinq cents ans après, vient s'inscrire en faux, en s'appuyant sur des mémoires qu'Hérodote avait peut-être méprisés? Il n'y a presque pas un des reproches formulés dans les quarante-cinq paragraphes de Plutarque qui ne puisse être facilement détruit. Aussi cette tâche a-t-elle été entreprise avec succès par plusieurs érudits, entre autres par le savant Fréret. Ils ont prouvé victorieusement que, si l'*Histoire* d'Hérodote était remplie de calomnies et de médisances, la Grèce, unanime à lui prodiguer ses applaudissements, aurait protesté tout entière contre la méchanceté et contre les mensonges de son historien.

Hérodote (APOLOGIE POUR), par Henri Estienne. V. APOLOGIE.

HÉRODOTE, géographe et mythographe grec, né à Héraclée, dans le Pont, d'où ses surnoms d'**Héracléote** et de **Pontique**. Il vivait au Ve siècle de notre ère, et écrivit, en dialecte ionien, des ouvrages, dont les principaux étaient intitulés *Discours sur Hercule* et *Discours sur les Argonautes*. Ces ouvrages, très-étendus, renfermaient un grand nombre de notions historiques et géographiques. Un certain nombre de fragments nous en ont été transmis par divers auteurs, et ont été publiés dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, de C. Muller.

HÉRODOTE, médecin grec, qui vivait, croit-on, dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère. Il se fixa à Rome, où il exerça son art avec un grand succès. Des ouvrages de ce médecin, qui faisait partie de la secte des pneumatistes, il ne nous reste qu'un certain nombre de fragments, insérés dans les *Veterum et clarorum medicorum græcorum varia opuscula*, de Mattæi (Moscou, 1808, in-4°). On possède, sous le nom d'Hérodote, un *Glossaire* de mots ioniques, qui a été publié avec le *Glossaire* d'Erotien. D'après Franz, ce petit écrit a pour but d'expliquer la diction d'Hérodote, ce qui l'a fait attribuer par erreur à un médecin ou à un grammairien de ce nom.

HÉROET (Antoine), surnommé **la Maison-Neuve**, poëte français, mort à Paris en 1568. Il entra en relations intimes avec Marot, qui le cite avec éloge dans son épître contre Sagon, embrassa la carrière ecclésiastique et devint évêque de Digne (1552). Ce prélat poëte, qui jouit en son temps d'une assez grande réputation bien que son style soit terne et diffus, a composé des vers dans lesquels il célèbre, en général, l'amour platonique. Ses principaux écrits sont : la *Parfaite amie, avec plusieurs autres compositions du même auteur* (Lyon, 1542); la traduction libre de l'*Androgyne*, de Platon, en vers de dix syllabes; *De n'aymer point sans estre aymé*, pièce également tirée de Platon, et divers morceaux insérés dans un recueil intitulé : *Opuscules d'amour, par Héroet, La Borderie et autres divins poëtes* (Lyon, 1547, in-8°), et très-recherché des bibliophiles. Dans le petit et ennuyeux poëme, la *Parfaite amie*, le principal ouvrage d'Héroet, « l'amour, dit M. G. Brunet, est dégagé de toute pensée sensuelle. La

Parfaite amie a perdu l'objet de ses affections; elle attend que la mort les réunisse et les laisse jouir ensemble de la béatitude céleste. L'auteur, qui avait étudié Platon, essaye de mettre en vers les théories du *Phèdre* et du *Symposium*, en les combinant avec le spiritualisme chrétien. »

HEROFELDA, nom latin de HERSFELD.

HÉROÏ-COMIQUE adj. (é-ro-i-ko-mi-ke — de *héroïque* et de *comique*). Qui tient à la fois de l'héroïque et du comique : *Un poëme* HÉROÏ-COMIQUE. *Le genre* HÉROÏ-COMIQUE. *Une scène* HÉROÏ-COMIQUE.

— **Encycl.** Tandis que le poëme burlesque prête aux dieux et aux héros un langage trivial, le poëme *héroï-comique* donne à un sujet trivial le ton de l'épopée. C'est donc une sorte de parodie du poëme épique. Ainsi, le fameux *Combat des rats et des grenouilles*, attribué au chantre de l'*Iliade*, acquiert toute l'importance d'un combat héroïque par les noms et les épithètes donnés aux combattants, par les généalogies détaillées des personnages principaux, par les discours pompeux, la solennité épique, par la part qu'y prennent les divinités de l'Olympe. Ce poëme, dans son ensemble, malgré quelques idées heureuses, ne révèle pas une grande puissance d'invention poétique, et, dès l'introduction, il est facile de voir que le génie homérique est absent de l'œuvre.

Trois poëmes *héroï-comiques* sont célèbres chez les modernes : le *Seau enlevé*, de Tassoni; le *Lutrin*, de Boileau; la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope. Le premier de ces poëmes est de 1622; le second, de 1674; le troisième de 1711. Ils se placent tous les trois, par les qualités du style et par l'agrément de l'esprit, dans les premiers rangs de l'épopée badine; mais ils diffèrent en certains points qu'il est intéressant de noter. Le *Seau enlevé* (*la Secchia rapita*) semble, à la première lecture, n'avoir d'autre but que de badiner sur la lutte qui s'éleva, vers le commencement du XIVe siècle, entre les habitants de Modène et ceux de Bologne, au sujet d'un seau de bois enlevé dans Bologne par les Modénois, et suspendu dans une tour comme un monument triomphal; mais, sous la gaieté de l'œuvre se cache une satire mordante contre les ennemis de l'auteur; il en trace les portraits sous des noms à peine dissimulés, et leur fait jouer des rôles ridicules, grotesques ou odieux. Aussi un grand nombre de traits sont-ils devenus incompréhensibles.

Le but de Boileau, en écrivant le *Lutrin*, fut bien différent et tout à fait conforme aux tendances d'un esprit qui mettait au-dessus de tout le goût épuré des lettres. « Indigné du succès des poésies burlesques, dit Daunou, il voulut, à cet art grossier d'avilir de grands objets par des formes basses, substituer un art plus noble, celui de traiter avec gravité un sujet comique, et de faire prendre à de ridicules figures des attitudes solennelles; ingénieux et fécond système, où devaient se succéder, se fondre et ressortir par leurs contrastes les saillies de la gaieté satirique, les richesses de la poésie descriptive et les fictions hardies de l'épopée. Voilà ce qu'un talent flexible, dirigé par un goût exquis, a fait admirer dans les quatre premiers chants du *Lutrin*.

Pope, dans la *Boucle de cheveux enlevée*, n'eut ni la préoccupation satirique de Tassoni, ni le dessein d'un réformateur littéraire; il voulut faire seulement un badinage spirituel, et il y a réussi.

De même que le poëme épique, dont nous avons dit qu'il était une sorte de parodie, le poëme *héroï-comique* a cessé aujourd'hui d'être cultivé, pour devenir un des objets de curiosité du musée littéraire. Mais, comme le penchant à la moquerie n'a pas disparu du monde, il se satisfait de plus en plus dans la parodie burlesque, dont certains musiciens, aidés par des écrivains propres à ce genre d'esprit, ont fait un spectacle qui charme une partie du public.

HÉROÏDE s. f. (é-ro-i-de — du gr. *hêrôis*, héroïne; de *hérôs*, héros). Littér. Petite composition, ordinairement en vers, dans laquelle l'auteur fait parler quelque héros, quelque personnage fameux : *Les* HÉROÏDES *d'Ovide. L'*HÉROÏDE *comporte, plus qu'aucune autre espèce de poésie, le froid et le faux.* (Grimm.)

— s. f. pl. Fêtes que les habitants de Delphes célébraient tous les neuf ans, en mémoire de l'enlèvement de Sémélé au ciel.

— **Encycl.** Laharpe définit l'*héroïde* « une sorte d'épître amoureuse. » Il faudrait ajouter que ce n'est point le poëte, mais son héros, qui parle dans cette épître. Le créateur de l'*héroïde* est Ovide; mais, par malheur, les sujets des *héroïdes* de ce poëte n'offrent pas une assez grande variété. Après Ovide, ce genre n'a guère été tenté que par des poëtes assez médiocres. Au siècle dernier, il fut ressuscité, avec quelque succès, par Colardeau. Sa première *héroïde* fut une épître d'Héloïse à Abailard, dont on soutiendrait difficilement la lecture aujourd'hui; elle fut suivie d'une épître d'Armide à Renaud. Laharpe, qui reproche à ces deux poëmes des inégalités et des négligences, leur accorde cependant beaucoup de charme et d'intérêt. Pour nous, ce charme nous laisse assez froids, et le style languissant de Colardeau n'est point fait pour donner de l'intérêt à des conceptions fausses et fades. Gilbert s'essaya aussi dans l'*héroïde*; il eut la hardiesse de refaire, dans une épître de Didon à Enée, le quatrième livre de l'*Enéide*. A vrai dire, cette audace lui a peu réussi. Il changea alors sa voie, et prit ses sujets d'*héroïdes* dans l'histoire contemporaine. La marquise de La Grange ayant été tuée par ses deux beaux-frères, qui en étaient amoureux, Gilbert s'empara de ce drame atroce. Il suppose une lettre écrite par la marquise de La Grange à sa mère, au moment d'être assassinée. Cette *héroïde* est, d'ailleurs, très-médiocre. Il faut en dire autant d'une troisième, du même auteur, et dont le titre est le *Criminel*. D'autres essais dans le même genre ont été faits encore par d'autres poëtes, mais d'une telle nullité, qu'ils ne méritent aucune mention. Cependant, en 1804, Népomucène Lemercier fit subir à ce genre une heureuse innovation. Dans un petit volume, intitulé *Hérologues* ou *Discours des héros*, il publia trois poëmes, où il faisait parler, selon leur caractère propre, David, Amphion et Odin. Mais tandis que l'*héroïde* d'Ovide et de Colardeau, sentimentale et amoureuse, se rapprochait de l'élégie, l'hérologue de Lemercier se rapprochait de l'ode. Aujourd'hui, l'*héroïde* est absolument délaissée. Ajoutons qu'on n'a pas beaucoup à le regretter; car c'était un genre essentiellement faux, tenant plus de la rhétorique que de la poésie.

Héroïdes (LES), élégies d'Ovide. « Les *Héroïdes*, dit Laharpe, ont le défaut de se ressembler toutes par le sujet : ce sont toujours des amantes délaissées. C'est Phylis qui se plaint de Démophon, Hypsipyle de Jason, Déjanire d'Hercule, Laodamie de Protésilas, etc. On conçoit la monotonie qui résulte de cette suite de plaintes, de reproches, de regrets qui reviennent sans cesse; mais on ne saurait employer plus d'art et d'esprit à varier un fond si uniforme. » — « Ovide, dit M. Pierson, a traité sa matière en versificateur consommé, en artiste, qui crée à son gré des formes; disons plus, en poëte qui n'est pas insensible aux tourments dont il rend compte. » Mais c'est une triste poésie que celle qui ne cherche que *l'art pour l'art*, sans s'inspirer du souffle de la passion, car elle tombe à chaque instant dans le faux et le factice. Le principal mérite d'Ovide est d'avoir été l'inventeur du genre et de n'avoir été surpassé par aucun de ses imitateurs, pas même par Colardeau, dictant, d'après Pope, sa fameuse lettre d'Héloïse à Abailard. Dans ce petit roman, qui n'est pas toujours à la gloire des héros de l'ancien monde, il y a bien de l'esprit; il a ouvert le chemin à ce fameux livre intitulé : le *Secrétaire des amants*, et n'a pas nui à Balzac, à Voiture, aux épistoliers de l'hôtel de Rambouillet. « Ces femmes délaissées, dit J. Janin, Ovide en fait autant de *précieuses*. » — « Ecris-moi, et cependant reviens tout de suite! » disait Pénélope. Briséis, mécontente d'Achille, lui écrit; elle se moque, elle pleure, elle est jalouse, elle est charmante, elle est déjà, Dieu me pardonne, une héroïne à la Claudien. Rome est là tout entière en ces intrigues cachées, en ces mystères, en ces belles galanteries. Les Romains lisaient les *Héroïdes* avec la même curiosité et dans le même esprit que les marquis de Versailles la *Muse galante* ou les histoires galantes de Bussy-Rabutin. Ils prenaient plaisir à voir toutes ces héroïnes scander leur douleur sur l'air connu depuis le commencement de l'amour :

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes!

HÉROÏNE s. f. (é-ro-i-ne — gr. *hêrôinê*, fém. de *hérôs*, héros). Femme remarquable par son courage héroïque, par la magnanimité des sentiments dont elle a fait preuve : *En général, on aime peu les* HÉROÏNES. (Chateaub.) *Pour une* HÉROÏNE, *il y a des millions de héros.* (Proudh.)

Elevé dans le sein d'une chaste *héroïne*,
Je n'ai pas de son sang démenti l'origine.
RACINE.

— Personnage du sexe féminin qui joue le principal rôle, qui concentre l'intérêt dans une action, une série d'événements réels ou fictifs : *L'*HÉROÏNE *d'un drame, d'un roman. L'*HÉROÏNE *de cette aventure est une danseuse de l'Opéra. Ce qui distingue les* HÉROÏNES *de Marivaux entre toutes celles de l'ancien théâtre, c'est leur sensibilité spirituelle.* (P. de St-Victor.)

Héroïnes de la Ligue, par M. Capefigue (1864, in-18). Dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'histoire de la cour de France depuis Henri II jusqu'à la mort de Henri III. Il ne faut pas chercher dans ce livre une histoire exacte et approfondie des grands événements du XVIe siècle. Si l'on en excepte la description des habits et des fêtes des courtisanes et de la cour, et quelques détails amusants sur les mœurs de cette époque, qui enthousiasme fort M. Capefigue, il ne restera dans ce livre qu'une déclamation en faveur de tous les monstres royaux de ce siècle, depuis Catherine de Médicis jusqu'à Henri III, et un réquisitoire impertinent contre leurs victimes; car M. Capefigue en veut fort aux huguenots : il n'examine point la chose au point de vue politique et religieux; non, ce qui rend les hérétiques méprisables aux yeux de M. Capefigue, c'est que ces gens étaient des rustres qui ne se mettaient point à la mode, et qui censuraient avec une austérité ennuyeuse les mœurs charmantes de la cour de Catherine et de Henri III. Ils méritaient d'être arquebusés parce qu'ils troublaient la joie de « la noble lignée de Henri II, » selon le style de M. Capefigue, qui a trouvé ce mot admirable pour désigner Charles IX et Henri III. Le règne du chef de cette noble lignée éblouit M. Capefigue : il voit les arts progresser et se perfectionner « sous la *charmante* influence de Diane de Poitiers, » qui fut remplacée par Catherine, laquelle, dit encore l'auteur, « a pris un *gracieux* ascendant sur les Valois, *par sa douceur*. » Henri II était « d'une galanterie parfaite; » il avait « des amours ardentes et chevaleresques; il écrivait à ses maîtresses en trempant sa plume dans le sang de ses veines. » Comment des rois si galants auraient-ils pu supporter les huguenots, « ces manants qui se présentaient à la cour vêtus de gros drap gris et noir, que relevait une fraise de linon *simple!* » Ce linon simple surtout est intolérable. M. Capefigue en est tellement choqué qu'il comprend la Saint-Barthélemy. Il comprend et approuve même bien autre chose, par exemple les mœurs infâmes de la cour du Valois. Catherine de Médicis et « le bataillon de ses dames d'honneur le séduisent par le nonchaloir charmant de leurs mœurs, qui, au moins, n'ont rien d'austère. » Soyons plus sérieux que M. Capefigue : son livre des *Héroïnes de la Ligue* est un véritable scandale; il est honteux, à notre avis, qu'un auteur qui se prétend sérieux puisse entreprendre aujourd'hui l'apologie de ces temps de sang et de débauche éhontée. La haine des huguenots n'est plus guère contagieuse; mais le goût des mœurs faciles est de tous les temps, et l'on ne peut jamais tenter impunément de les réhabiliter.

HÉROÏQUE adj. (é-ro-i-ke — gr. *hêrôikos*; de *hêrôs*, héros). Qui fait preuve d'héroïsme : *Une femme* HÉROÏQUE. *La vérité seule forme des hommes* HÉROÏQUES. (Mass.) ‖ Qui dénote de l'héroïsme; qui est inspiré par l'héroïsme : *Courage* HÉROÏQUE. *Action* HÉROÏQUE. *La valeur, tout* HÉROÏQUE *qu'elle est, ne suffit pas pour faire des héros.* (Mass.) *Le pardon part d'un sentiment* HÉROÏQUE. (Casanova.)

— Puissant, efficace, mais dangereux, en parlant d'un remède : *Employer les remèdes* HÉROÏQUES. *C'est un moyen* HÉROÏQUE, *mais nécessaire.*

— Hist. Se dit de l'époque que l'on assigne aux héros de l'antiquité : *La chevalerie est pour les modernes ce que les temps* HÉROÏQUES *étaient pour les anciens.* (Mme de Staël.)

— Littér. Noble, élevé, épique; qui chante, qui rapporte les actions des héros : *Poésie* HÉROÏQUE. *Genre* HÉROÏQUE. *Le poëme* HÉROÏQUE *exige des passions; mais il rejette les crimes.* (Chateaub.) ‖ *Vers héroïque*, Hexamètre des anciens, vers de douze syllabes chez les modernes.

— s. m. Genre héroïque : *L'enjoué est mêlé à l'*HÉROÏQUE *dans le* Lutrin. (Richelet.) *Le grand art, ce me semble, est de passer du familier à l'*HÉROÏQUE, *et de descendre avec des nuances délicates.* (Ste-Beuve.)

HÉROÏQUEMENT adv. (é-ro-i-ke-man — rad. *héroïque*). D'une manière héroïque, avec héroïsme, à la façon des héros : *Se faire tuer* HÉROÏQUEMENT. *Le malheur* HÉROÏQUEMENT *supporté est, aux yeux du peuple, le plus puissant de tous les prestiges.* (E. de Gir.)

HÉROÏSME s. m. (é-ro-i-sme — rad. *héros*). Vertu ou action héroïque; grandeur d'âme qui fait le héros; dévouement, généreux sacrifice fait dans l'intérêt d'une grande et noble cause : *Un trait d'*HÉROÏSME. *L'*HÉROÏSME *que la morale avoue touche peu de gens; c'est l'*HÉROÏSME *qui détruit la morale qui nous frappe et cause notre admiration.* (Montesq.) *La force de l'âme est la vertu qui caractérise l'*HÉROÏSME. (J.-J. Rousseau.) *Qui n'a pas vu la poule, la dinde, la perdrix ou la caille défendre leurs petits, ne peut avoir qu'une médiocre idée de l'*HÉROÏSME. (Toussenel.)

— **Encycl.** L'Académie définit l'*héroïsme :* « Ce qui est propre et particulier au héros. » C'est bientôt dit; c'est se tirer d'affaire en Normand qui jurerait bien, mais qui ne parierait pas. Il semblerait, d'après cette laconique définition, que tous les actes d'un héros doivent être des traits d'*héroïsme*. Où irions-nous, grand Dieu! Mais nous ne voulons pas ici tirer des conséquences par les cheveux, ce serait trop facile. Nous tenons simplement à faire comprendre que héros et *héroïsme*, bien que liés par une étroite parenté philologique, comme le père l'est au fils par les lois naturelles, n'expriment cependant pas la même idée. L'*héroïsme* peut, à un moment donné, se produire chez l'être le plus vulgaire, pourvu qu'il ait inné dans l'âme un profond sentiment du devoir et de la générosité, tandis qu'un héros, d'après le sens qu'on attache trop souvent à ce mot, peut avoir vécu soixante ou quatre-vingts ans sans avoir fait une seule action héroïque. Cette vérité doit paraître paradoxale; appuyons-la d'un exemple. Dans un débordement de l'Adige, le pont de Vérone venait d'être emporté par les flots, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle s'élevait une maison renfermant toute une famille. Du rivage, on apercevait ces malheureux tendre les mains et implorer du secours, tandis que la violence du torrent minait et détruisait à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce péril émouvant, le comte Spolverini propose une récompense de cent louis à celui qui sauvera ces infortunés; mais la vue de ces eaux bouillonnantes et rapides glace d'effroi tous les courages. Qui oserait lutter contre ces flots en fureur! En ce moment passe un pauvre villageois qui, en voyant cette foule émue, s'informe de l'événement. On l'instruit du péril et de la récompense. Alors, sans rien dire, il détache un bateau, rame vigoureusement jusqu'à la maison, fait descendre tous les membres de la famille dans sa frêle embarcation, puis regagne le rivage. Vingt fois le bateau surchargé est près de sombrer sous le poids, de chavirer sous l'effort des eaux impétueuses qui le font tourbillonner. La foule est tombée à genoux et élève vers le ciel des mains suppliantes. Le villageois seul a conservé son sang-froid. Il rame habilement, évite les chocs qui l'eussent submergé, glisse entre les flots et finit par aborder. On l'entoure, on le félicite. Spolverini lui présente la récompense promise. « Je ne vends point ma vie, dit le villageois avec simplicité, mon travail suffit à me nourrir, ainsi que ma femme et mes enfants. Donnez plutôt cet or à cette pauvre famille qui a tout perdu. » Voilà, certes, de l'*héroïsme :* courage, mépris de la mort et désintéressement. Et ce villageois ne savait, sans doute, pas signer son nom.

Eh bien, en regard de ce trait admirable, et tout sentiment politique à part, qu'on nous cite un seul exemple d'*héroïsme* de Napoléon, l'homme auquel on a le plus prodigué la qualification de héros!

Disons maintenant ce que nous entendons proprement par *héroïsme;* pour nous, l'*héroïsme* est le produit d'un sentiment généreux échauffé jusqu'à l'exaltation dans une circonstance critique et solennelle. L'*héroïsme* ne constitue donc pas un caractère comme la magnanimité, la générosité, la grandeur d'âme; c'est un acte passager, presque instantané. Il exprime aussi une idée plus haute que le mot dévouement, quoique le dévouement puisse quelquefois prendre le nom d'*héroïsme*, lorsqu'il repose sur une abnégation profonde unie à l'accomplissement d'un grand et pénible devoir. Alors la durée du dévouement est précisément ce qui en forme le côté héroïque. Tel est l'exemple d'Eponine restant neuf ans enfermée dans un souterrain avec Sabinus, son époux. De tels faits honorent l'humanité; malheureusement ils sont encore plus rares que les actes d'*héroïsme* proprement dits.

Nous venons de dire que l'*héroïsme* ne constitue pas un caractère; mais cela ne signifie nullement que le premier venu puisse, à un moment donné, s'élever à la hauteur sublime de l'*héroïsme;* il faut, avant tout, un cœur trempé pour cela, de la générosité, de la grandeur d'âme, un courage intrépide, toutes qualités qui sont l'apanage des natures privilégiées, et qui peuvent se rencontrer, plus ou moins développées selon le degré d'éducation, chez l'homme du peuple tout aussi bien que chez un prince, puisqu'elles sont un don du hasard. Un seul homme peut-être, dans l'ensemble de ses actions et de son caractère, a joui du magnifique privilége de confondre dans sa personnalité le héros et l'*héroïsme;* c'est Alexandre, Alexandre avant qu'il eût été enivré par l'orgueil et corrompu par la débauche. Sa conduite magnanime envers la mère, la femme et surtout les filles de Darius, son intrépide confiance dans l'amitié avec le médecin Philippe, et plusieurs traits encore appartiennent au véritable *héroïsme*. Jeune, dans l'ivresse de la victoire et de la puissance, portant en lui des passions impétueuses, il sut respecter, environner des égards les plus délicats les filles de son ennemi, que les mœurs du temps mettaient à sa merci. Qu'est-ce que la continence politique de Scipion auprès de cet héroïque respect du vainqueur de Darius pour la beauté et pour le malheur?

Un des caractères essentiels de l'*héroïsme*, c'est qu'il soit inspiré par la vertu, le désintéressement, l'esprit de sacrifice. Alors il éveille chez tous le même sentiment d'admiration, car il n'honore pas seulement un homme, un pays; il devient la joie et l'orgueil de l'humanité entière, qui aime à s'appliquer dans un autre sens le beau vers de Térence :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

Lorsque Zopire, après s'être coupé le nez et les oreilles, se présenta chez les Babyloniens, comme un triste monument de l'ingratitude et de la cruauté de son maître, et cela afin de mieux s'insinuer dans leur confiance pour les trahir ensuite, il donne là, sans doute, une grande preuve de dévouement à Darius; néanmoins, ce n'était pas de l'*héroïsme*, puisque les Babyloniens n'avaient pas d'autres noms à lui donner que ceux de trahison et de perfidie. Mais si d'Assas tombe victime de son patriotisme, ce sera véritablement de l'*héroïsme*, car l'intrépide et généreux officier emportera dans la tombe les regrets et l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Il ne suffit donc pas qu'une action expose à un grand danger, entraîne un pénible sacrifice pour qu'elle soit héroïque; il faut encore qu'elle soit vertueuse. Lorsque Régulus alla se livrer aux vengeances des Carthaginois, il ne fut pas héroïque, parce qu'il méprisa la vie, mais parce qu'il l'immola à sa conscience d'honnête homme et aux intérêts de sa patrie. Ainsi, le véritable *héroïsme* ne consiste pas à exposer follement sa vie, à courir sans